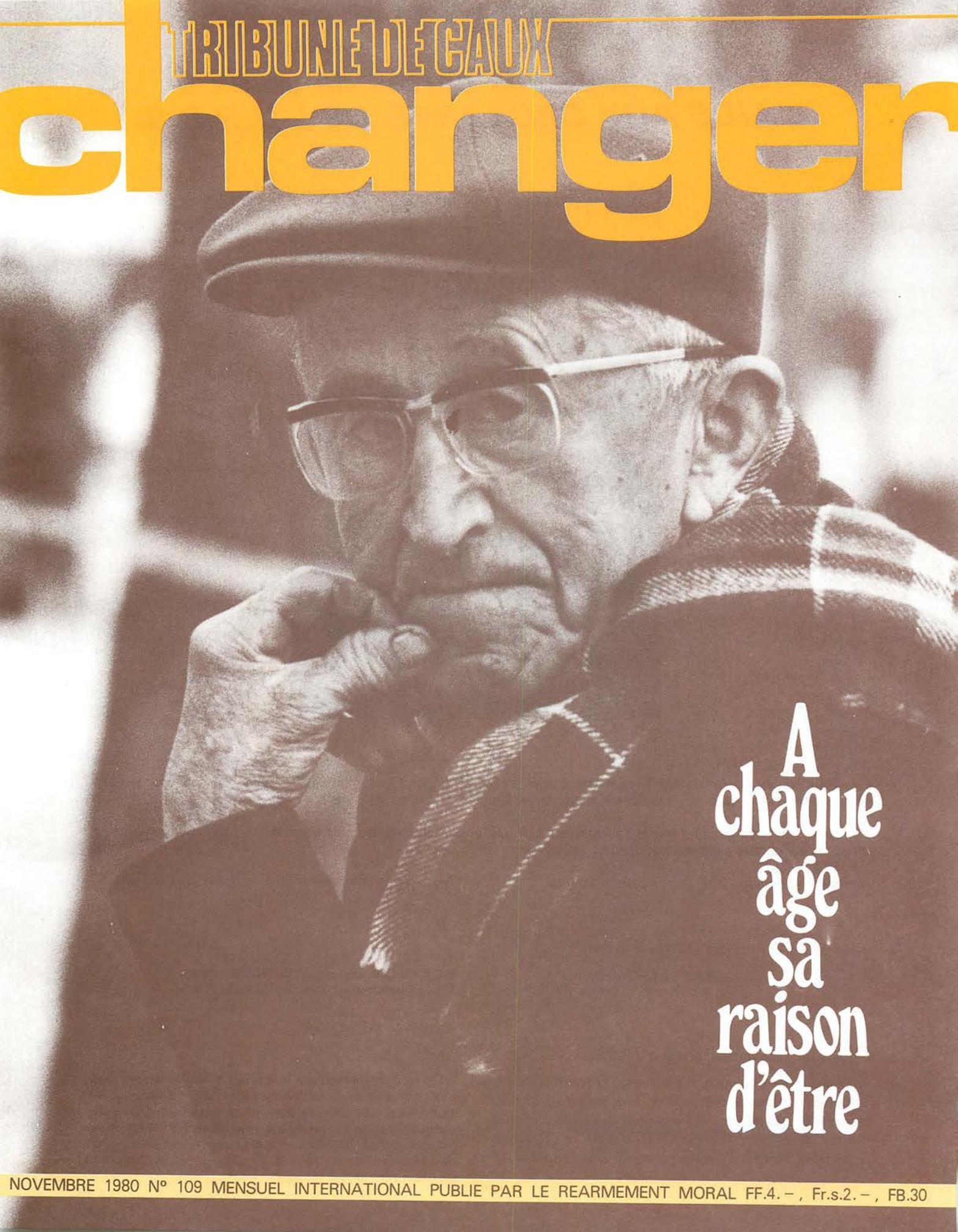


TRIBUNE DE GAUCHE

changer



A
chaque
âge
sa
raison
d'être

Commandez vos cartes de vœux à L'AIDE AUX CROYANTS DE L'U.R.S.S.



Cela vous permettra de soutenir l'action menée par l'A.C.E.R. (Action Chrétienne des Etudiants Russes) pour envoyer livres, bibles, dons, colis aux croyants d'Union soviétique (45 000 livres envoyés en 1979).

Ces cartes représentent cinq très belles églises d'U.R.S.S. et une isba, reproduites en couleurs. Elles sont vendues par séries de six cartes, avec enveloppes, au prix suivant :

Une série complète : 22 F français, port compris.

Trois séries complètes : 60 F français, port compris.

Adressez vos commandes à l'adresse suivante :

ACER-AIDE CROYANTS
91, rue Olivier-de-Serres, 75015 Paris.

C.C.P. : ACER, compte n° 15.373.59 Y Paris.
Chèque bancaire au nom de ACER-RUSSIE.

Extraits de deux lettres reçues d'U.R.S.S. :

« Je suis pharmacologue et chrétienne croyante, j'habite la province. Nous avons reçu en tout six bibles et 600 personnes désireraient en recevoir, aussi avons-nous décidé de les lire par groupes. La vie, ici, est devenue intolérable, surtout en ce qui concerne la nourriture et les vêtements. Merci encore pour tout. »

« J'ai reçu de merveilleux livres. Dans notre maison, deux fois par semaine, se réunissent des médecins, des ingénieurs, des enseignants et quelques membres du clergé. Nous avons créé ainsi une bibliothèque qui nous est indispensable. Merci à vous, mes chers amis, nous ne vous oublierons jamais. Si Dieu le veut, peut-être serons-nous réunis un jour... »

Quel réarmement moral ?

Plusieurs journaux, en France et en Belgique, se sont fait l'écho d'un discours de M. Kania, le nouveau secrétaire général du parti communiste polonais, dans lequel il déclarait qu'il fallait donner la priorité à un véritable « réarmement moral du parti ».

Hélas, quand des pouvoirs publics, que ce soit en Pologne ou en Corée du Sud, éprouvent la nécessité d'un réarmement moral et s'avisent de l'imposer à leur peuple, on ne peut qu'en frémir d'avance : pour eux, il s'agit sans doute de serrer les rangs autour d'une idéologie doctrinaire ou d'un nationalisme étriqué, au détriment de toute velléité de libéralisation.

Le réarmement moral d'une nation, s'il s'agit

vraiment d'un changement de l'homme débouchant sur un changement social, ne peut jaillir que du peuple lui-même. Il ignore les mots d'ordre, les

Le racisme débattu en classe

Quelques jours après l'attentat de la rue Copernic, le ministère français de l'Education a demandé que dans toutes les classes un cours soit consacré au « caractère pluraliste, tolérant et fraternel que doit avoir la société française ».

Il serait intéressant de savoir comment ces instructions, qui émanent à l'origine du Président de la République, ont été

hiérarchies et le décorum. Il n'existe que là où il est vécu.

A en juger par les événements de ces derniers mois, le peuple polonais est tout prêt pour ce réarmement moral-là. Et ce serait pour le plus grand bien de la Pologne. Mais M. Kania le sait-il ?

appliquées. Dans certaines classes, rien n'a été fait, les maîtres étant peut-être embarrassés de devoir aborder des questions aussi délicates. D'autres enseignants auront sans doute saisi cette chance de propager leurs propres opinions, quelles qu'elles

soient. Mais, dans certaines classes, le sujet a été traité plus en profondeur, et l'on apprécie qu'un événement aussi choquant que le drame du 3 octobre ait au moins donné l'occasion à des classes de discuter avec leurs professeurs d'un phénomène dont les racines plongent dans les sentiments profonds de chaque être humain.

Certains diront de la circulaire ministérielle qu'elle relevait avant tout d'une certaine habileté politique ou qu'elle était trop impérieuse. D'autres qu'elle prêtait le flanc à de nuisibles distorsions. Mais il faut souligner son caractère audacieux et la façon inventive et positive dont elle a été formulée.

Caninement vôtre

De séduisants petits flacons de toilette aux noms savants et aux couleurs vives, à faire rêver les élégantes du Faubourg Saint-Honoré : voilà ce qui nous est proposé par la publicité d'une marque de produits d'hygiène et de soins pour... chiens et chats.

Devant les rayons, désormais pléthoriques, de la section « pets » des supermarchés, on ne peut que rire de certains objets hétéroclites, telles les fausses pantoufles en nerf de bœuf destinées à épargner à nos

vraies pantoufles d'être déchiquetées sous les crocs de nos chers toutous.

Décidément, notre monde occidental franchit avec quiétude la barrière du dérisoire et du ridicule. Orléansville est-elle si loin de nous ? Et la famine en Ouganda ?

On boycotte certains produits dangereux ou inutilement onéreux. On pourrait le faire aussi pour des produits onéreusement inutiles.

Méridien

À TRAVERS CHAMPS

Contre la famine

Chez nous, les semences de blé sont en route... Si, en remplissant votre semoir, vous avez laissé tomber une grosse poignée de grains sur le sol, vous retrouverez à la levée un bouquet de plantules serrées qui auront peine à se nourrir normalement. On dit qu'il y a là « trop de monde à table » et ce monde-là va produire des tiges courtes qui monteront en épis avant le reste du champ... On dirait que, mal alimentées, elles se dépêchent de fructifier, comme si la nature accélérât le processus de la reproduction pour sauver la pérennité de l'espèce.

Chez les animaux aussi, on dirait que plus l'espèce est vulnérable, plus elle se reproduit facilement... Les insectes pullulent, mais la lionne, elle, pour assurer la continuité de sa race, se contente de mettre bas tous les deux ans.

Et si c'était vrai aussi pour l'espèce humaine ? Chez nous, il y a cent cinquante ans, la famine était encore menaçante. La mortalité infantile était très forte, mais la natalité aussi.

C'est une sottise hypocritique de la part des pays riches de prêcher le contrôle des naissances aux pays pauvres pour atténuer la famine. Mais c'est notre affaire d'apporter aux mères des régions démunies ce qui leur manque pour nourrir correctement leurs enfants, leur permettre d'aller utilement à l'école et, par la suite, de travailler efficacement au développement de leur pays.

Philippe Schweisguth

LECTEURS ET LECTRICES

Commandez dès maintenant la *collection reliée 1980* de *Changer*.

Les douze numéros de l'année réunis en un volume solide et d'une présentation élégante.

Un document utile, disponible dès janvier 1981.

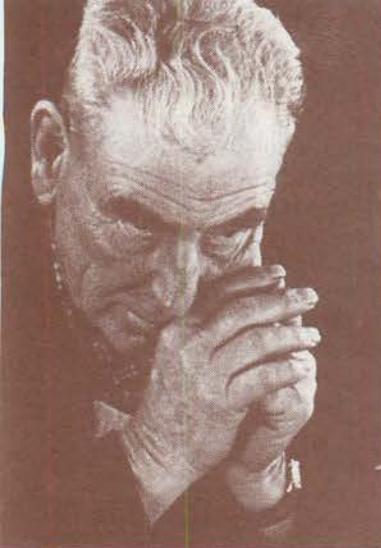
Coupon à renvoyer à l'une de nos adresses :

M.....

Adresse.....

.....

Commande ... exemplaire (s) de la collection reliée 1980. (Fr.s. 22.- ; FF 55 l'ex.)



Un sens à leur vie

Troisième et quatrième âge :
Des témoignages, des perspectives

par Jacqueline Piguot

Autrefois on vieillissait, tant bien que mal : cela faisait partie de la vie. Aujourd'hui ce n'est plus si simple : il semble qu'on doive apprendre à vieillir, qu'il faille une préparation à la retraite. Livres, conférences, conseillers deviennent indispensables.

Dociles, nos têtes s'y font, à cet inévitable « troisième âge », mais le reste ne suit pas automatiquement. En chacun demeure une fringale – faim de vivre, de faire, de participer – qui se manifeste diversement.

Enfin j'ai le droit

Serait-ce schématiser à l'extrême que de distinguer deux chemins au départ du repère *Retraite* ?

Le premier porte pour écriteau : Enfin j'ai le droit de faire ce que je veux. C'est là sans doute une réaction inhérente à notre nature. En outre elle est alimentée par toutes sortes de publicités, qui gonflent à plaisir ce droit : c'est votre tour de partir en croisières, de dépenser, de profiter !

Cette attitude va de pair avec un refus de s'engager. Un retraité de mes voisins, engagé lui de divers côtés, me disait la difficulté qu'il a à trouver parmi les gens de son âge ceux qui veulent bien, non pas rendre un service ici ou là, mais s'inscrire

pour quelque chose de régulier : par exemple porter des repas au domicile de personnes malades ou handicapées. Quand on ne s'engage pas, précisait-il, on ne s'intéresse pas. Mme R., elle, est veuve depuis dix ans. Ses enfants travaillent au loin et elle vient de quitter sa maison de famille pour un petit appartement mieux adapté à ses forces et à son budget.

« Ce matin, me dit-elle, j'ai rencontré une ancienne amie d'école. Nous ne nous étions plus revues depuis des années. Je lui demande ce qu'elle devient et elle me répond : Oh, rien, je m'ennuie, je me promène, je vais dans les magasins.

» Nous avons pris un café-croissant ensemble. Je lui ai parlé des visites que je fais, des enfants à qui j'enseigne le catéchisme. Elle m'a interrompue : Oh, si tu crois que je vais perdre mon temps comme ça pour d'autres gens, tu te trompes. A mon âge, j'ai bien le droit de vivre pour moi. »

Serait-ce ainsi que le refus de s'engager, qui semble promettre tous les paradis, débouche sur un terrain vague ?

Terrain triste. Et terrain d'élection pour les bobos ou les vraies maladies, pour les dépressions, pour l'embonpoint parfois ! Le petit Momo d'Emile Ajar en parle d'inimitable façon dans *La Vie devant soi* quand il excuse les excès alimentaires de Madame Rosa : « Lorsqu'il n'y a personne pour vous aimer autour, dit-il, ça devient de la graisse. »

Le journal *24 Heures*, de Lausanne, consacrait le 17 septembre un éditorial à la condition de rentier. « L'argent, y lit-on, prend avec l'âge un rôle de compensation légitime. » Ces derniers mots font frémir, car ils ont l'air de prendre pour acquis que c'est l'activité qui meuble une vie et que le troisième âge ne fait plus partie de la marche en avant de l'être humain.

Enfin j'ai le temps

L'éditorialiste, hélas, n'a jamais eu l'occasion de lire la pancarte qui indique le deuxième chemin.

Cette pancarte, j'hésite à l'écrire, car tout essai de formulation me paraît trahir l'élan, l'absence de limites, j'allais dire la jeunesse, que j'ai rencontrés chez ceux qui m'en ont parlé. Pourtant, d'innombrables personnes me sont venus ces simples mots : enfin je vais avoir du temps pour les autres.

Quand j'ai posé la question de sa retraite à une institutrice, qui a passé ce cap il y a six ans, elle a presque éclaté, tant elle avait à dire sur le sujet :

« Ma joie, c'est d'avoir du temps pour les gens. C'est fou les amis qu'on se fait quand on ne demande rien des autres, mais qu'on donne notre amitié. Je trouve la vie tellement heureuse que j'ai presque peur de ne pas avoir assez d'années !

Si seulement les retraités pouvaient se rendre compte qu'ils sont les privilégiés, parce qu'ils ont le temps de cultiver des amitiés, d'approfondir. Rien n'est plus indifférent dans la vie. Tous les gens qu'on rencontre sont précieux. »

« Oui, ajoute un retraité du midi de la France, sortir de moi, aller vers les autres, c'est ce qui m'évite de tourner en rond dans ma maison et de vieillir plus vite. Souvent, le matin, je ne sais pas vers qui aller, mais dans la journée je trouve quelqu'un sur mon chemin. »

J'ai posé la même question à Mme V., qui a perdu son mari il y a bien des années, puis son unique enfant. Elle a 72 ans et habite seule. Il émane d'elle quelque chose d'apaisant, une plénitude. Avec les années, elle a découvert ceux qui avaient besoin d'elle :

Toute ma vie, j'ai travaillé pour les autres. Maintenant, tout ce qui me reste à donner, c'est de me laisser servir.

une dame aveugle
de 97 ans

« Je passe ma semaine à aller voir des amies et des parents dans des maisons de retraite ou à l'hôpital. Il y a aussi la voisine qui a besoin de mes visites. Et puis, tous les mardis, nous sommes quatre amies à nous rencontrer, veuves toutes les quatre, à tour de rôle chez l'une ou l'autre. Ainsi, je ne vois pas le temps passer. Pour aller à l'hospice, je prends un autobus, puis je fais 25 minutes à pied. Quand je rentre d'avoir fait une visite, je suis contente. »

Mme L. ne partage pas son opinion. Elle vient d'être mise à la retraite et habite un immeuble impersonnel à Paris. « Quand on a des enfants, dit-elle, cela aide à créer des liens tout naturellement avec les voisins. Mais quand on arrive seule à la retraite, c'est difficile. Moi, je ne me réjouis pas du tout, j'appréhende. Je ne connais personne là où j'habite. On se dit bonjour dans l'ascenseur et ça s'arrête là. J'ai l'impression que les gens n'ont pas envie que je me mêle de leurs affaires. »

Et c'est vrai que faire des visites n'est pas un truc à appliquer, une recette pour une retraite heureuse. C'est une des manifestations d'une orientation intérieure qui s'exprime de mille manières.

Il y a, et j'en ai eu de nombreux témoignages, ceux qui entrent dans une maison de retraite et prennent à cœur leurs nouveaux voisins, font le premier

pas, se donnent pour créer une famille là où il n'y avait que des pensionnaires. Une dame m'a envoyé la gazette ronéotypée de sa maison de retraite, avec le récit qu'elle y a mis d'un incident. Elle aurait pu taire celui-ci, car il n'était pas tout à son honneur, mais elle a eu le courage de raconter à toute la maisonnée comment elle était ce jour-là passée de l'agitation à la confiance.

Il y a ce grand-père qui a su communiquer à ses petits-fils sa préoccupation pour les millions d'enfants qui ont faim : « Ils sont fiers maintenant, écrit-il, de toujours finir leur assiette, à l'école comme à la maison. »

Il y a tous ces grands-parents qui vont à la rencontre de leurs petits-enfants. Et là, peut être grand-père qui veut : il s'agit d'accueil, et non d'arbre généalogique.

« L'aîné de nos petits-fils, m'ont écrit des grands-parents de 82 et 81 ans, étudiant à Zurich, nous a fait visiter son domicile : une chambre dans un minuscule appartement qu'il partage avec deux amis... Il faut dire que nous étions étonnés de ces conditions de vie si libres et si tolérantes, reconnaissants aussi de l'honneur qu'il nous faisait en nous accueillant chez lui, heureux de sa confiance. Il nous a vraiment appris quelque chose de nouveau.



« Peut être grand-père qui veut : il s'agit d'accueil et non d'arbre généalogique. »



« Elle ne sait pas qu'elle me donne du courage. »

» De notre côté, nous avons quelque chose à lui donner, outre notre affection ; une sorte de témoignage de la valeur de la vie, que nous lui devons, à lui et à d'autres jeunes, dans l'incertitude des circonstances actuelles.

» A cause de la jeune génération, nous nous devons d'être fidèles jusqu'au bout à nos expériences positives. »

Parfois, l'aventure débarque d'elle-même, quand on ne l'attend pas – ou plus. Mme Q., avec ses 80 ans bien sonnés, piaffe dans son désir de se rendre utile aux autres, alors que les besoins de son conjoint, moins valide, l'obligent à une vie sédentaire.

« Quel petit champ d'action, dit-elle, moi qui croyais être faite pour les foules et les grands espaces !

« Je me suis morfondue ici, moi qui me lancerais facilement par monts et par vaux à la recherche de mon prochain. Peuh ! Il me faut le trouver ici, le plus proche de moi, et me garder sur place, parfois trépigante au fond de moi-même. Faire en somme « l'universel » par le seul moyen du cœur et du recueillement. »

Eh bien, il a suffi d'un oui à des voisins, qui leur demandaient de loger un hôte

pour la nuit... et le monde est entré dans le deux-pièces-cuisine de M. et Mme Q., puis, par ricochet, dans le foyer de leur fils.

Président à 83 ans

Quand, l'année dernière, l'Italie s'est donné un président de la République âgé de 83 ans, d'autres se seront peut-être dit comme moi : la vie publique italienne est-elle décrépie à tel point qu'il n'y ait personne d'autre que ce vieillard à qui avoir recours ? Jugement bien juvénile ! Très vite le président Pertini se distingua par des initiatives audacieuses, en faveur des réfugiés d'Indochine ou pour résoudre un conflit social dans l'aviation civile. « La politique a besoin de points de repère et Pertini est devenu un point de repère », commentait récemment un homme politique de son pays.

« C'est parce qu'il est honnête, m'ont dit les Italiens que j'ai interrogés à ce sujet. Il ne s'est jamais mêlé aux intrigues autour du pouvoir. »

Il y a aussi la frêle petite dame qui passe chaque jour sous ma fenêtre. Elle se cramponne à sa canne, fait quelques pas, s'arrête, repart. Toute seule, tous les jours. Elle ne sait pas que je la vois. Elle ne sait pas qu'elle me donne du courage. Elle ne sait pas que, par sa volonté de tenir bon et de se dépasser, sans rien dire, elle est porteuse d'un message.

Et ceux qui ne peuvent plus

Ma petite dame, en fait, nous conduit vers un troisième chemin, sur lequel l'un ou l'autre des deux premiers peut déboucher. Mais celui-là, on ne le choisit pas. Il porte sur son écriteau : Et quand je ne pourrai plus.

Qui donc choisirait de son plein gré l'infirmité, l'incapacité, le dépouillement, la dépendance totale ? On ne peut sans doute pas éviter d'avoir peur de ce chemin, mais est-il forcément prison ?

« Je sais que Dieu n'a pas besoin de mes forces pour le servir, mais de ma disponibilité, écrit une grande malade de son lit d'hôpital. Tout a donc un sens, mon long séjour ici, les douleurs et l'insécurité de mon avenir. »

Quand le physique s'en va, bon. Mais quand l'intelligence s'en va, quelle est notre raison d'être ? Combien de personnes, et non des moindres, pensent qu'il ne reste plus alors qu'à faire une sortie digne. C'est l'auto-euthanasie qu'envisageait l'autre soir à FR.3 un grand médecin. Il ne me paraît pourtant pas dans la logique française de se dérober lorsqu'on touche à la question fondamentale de la vie.

C'est peut-être aussi parce qu'il ne se sent pas obligé par sa charge à porter un masque d'infailibilité.

En Chine, au cours d'une visite officielle, il apprit qu'à Rome un commentateur de la télévision avait minimisé l'importance de son voyage. Il prit la mouche et toute la presse italienne fit état de la colère présidentielle. Quelques jours plus tard, à Shanghai, il fêtait son 84^e anniversaire, entouré de sa délégation. « Je suis parfois impulsif, admit-il devant tout le monde. Je fais beaucoup d'erreurs. Qui n'en fait pas ? Seuls ceux qui restent assis ne tombent jamais. »

Sagesse d'un vieillard qui ne se cantonnera pas dans son fauteuil, fût-il présidentiel.

Ch. P.

Eh oui, si l'intelligence s'en va... Cela arrive. Cela peut m'arriver. Reste-t-il alors quelque chose qui vaille encore la peine ?

Et s'il restait le meilleur ? « Dieu ne veut plus que j'en sache autant, » m'a dit ma mère peu avant sa mort. Une tumeur au cerveau l'avait dépouillée de tout ce qui nous paraît si important dans la vie : raisonnement, savoir, mémoire, langage. Mais jamais je ne m'étais trouvée auprès d'une personne de qui rayonnait plus de chaleur de cœur. Le trésor qui lui restait, elle le partageait avec chacun, que ce soit la jeune fille assise dans un jardin public, ou le teinturier au bout de la rue : « Elle a marqué ma vie pour toujours, » dit celui-ci en apprenant qu'elle était morte.

Voici encore une personne, parmi tant d'autres, qui gravit ce troisième chemin, qu'elle n'a pas choisi. « Je ne peux plus rien faire, » m'a-t-elle dit, et redit.

Elle a des semaines d'hôpital derrière elle. Et devant elle, du temps, combien de temps, dans la chambre 42 d'une maison de repos comme on dit pudiquement aujourd'hui, en fait l'asile. Elle n'est plus chez elle, elle dépend d'étrangers pour le moindre geste. Regarder dehors ? Lire ? Les yeux sont trop usés. Parler, partager avec d'autres le bagage précieux de 80 années bien remplies ? Non, les mots ne viennent plus comme elle veut et trahissent sa pensée.

Alors, comment répondre à sa plainte navrée : je ne peux plus rien faire ? Des encouragements bien intentionnés du genre : vous avez assez travaillé, maintenant vous avez le droit de vous reposer, tombent à plat. Est-ce que cela peut remplir la vie ? Est-ce que cela peut répondre à la volonté déchirante d'avoir une place, d'être nécessaire à quelqu'un ?

De toutes façons, qui suis-je pour lui répondre, moi qui ai encore tous mes moyens, moi qui peux encore *faire*.

Tout à coup, c'est là que la question se renverse. Ce *faire*, que je crois détenir en mon pouvoir, est-il en définitive plus utile que le dénuement de l'infirmière de la chambre 42 ? En fait son infirmité pose la question de mon utilité à moi, beaucoup plus que la sienne. Parce qu'elle m'oblige à cette remise en question fondamentale, elle a déjà répondu, elle-même, sans le savoir, à la question de son utilité.

Oui. Le monde a besoin d'elle. Le monde du rendement et de l'impatience a besoin d'entendre le silence de ceux qui ne peuvent plus.

Le couronnement de la vie, pour elle, ce sera de le percevoir et de s'accrocher à cette foi à travers la brume de son long crépuscule : « Je suis ici pour être une lumière. » Ces mots sont venus à ses lèvres tout à coup, après des jours difficiles.

Non plus faire, mais être.

« Se donner pour créer une famille là où il n'y a que des pensionnaires. »



« Son infirmité pose la question de notre utilité. »



On a besoin de personnes âgées qui soient des havres, et non des turbines, m'a dit quelqu'un - j'ai oublié qui.

Serait-ce là l'utilité vraie ? Celle des inutiles ? Qu'à leurs côtés, les affairés, et les surmenés, et les indispensables, découvrent qu'il ne leur est rien demandé d'autre que d'être des assistants. Pas même l'assistant efficace qui passe les instruments au grand patron, mais celui qui assiste à une œuvre éternelle, assiste et, pourquoi pas, s'émerveille.

Jacqueline Piguet

Merci à tous ceux qui ont contribué à ces réflexions en nous communiquant leurs expériences et suggestions. Des lettres nous sont venues de près et de loin, de Zurich à Lagos en passant par Carcassonne.

Qu'ils sachent que, s'ils ne reconnaissent pas toujours leur prose, c'est l'esprit de leurs lettres qui a permis de rédiger le texte ci-dessus.

Que soient remerciés en particulier : MM. Mmes et Mlles Brehm, Cochet, Coin, Favre, Fiaux, Gander, Gardiol, Gübeli, Guisan, Kubler, Lamandé, Niort, Noiriol, Perrenoud, R. Piguet, Piotet, Quélin, Raibourdin, Roulet, Sigg, Stahel, Stallybrass et Vanquelef.

changer

TRIBUNE DE CAUX

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. -
Belgique : FB 380 ; Canada : \$12. -
Autres pays par voie normale : FF 60 ou
Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :
FF 70 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 500 francs CFA (abonnement avion) ou 3 000 francs par voie maritime à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

LORSQU'IL nous arrive de témoigner de notre foi, quelles sont les réactions de nos interlocuteurs ? Recevons-nous des réponses polies, du genre : « Quel bel idéal vous servez ! » Ou au contraire ceci : « Voilà ce dont j'ai aussi besoin. Dites-moi comment y parvenir ? », ou encore, pour ceux qui nous connaissent : « Vous êtes tout différent. Que vous est-il arrivé ? »

A la réponse que nous recevons le plus souvent, nous pouvons mesurer la force convaincante de notre foi !

Notre monde en effet n'a peut-être pas tellement besoin d'un nombre bien plus important de croyants. Il a besoin, de notre part, d'une espèce différente de croyants. Des croyants qui non seulement s'efforcent de vivre les préceptes de leur foi, mais qui ont à cœur aussi de transmettre à d'autres ce qu'ils ont reçu.

Cette transmission n'est pas automatique. Elle se fait, certes, par notre exemple, parfois à notre insu. Mais si l'on parle volontiers d'une foi contagieuse, d'un virus agissant, la comparaison avec la transmission des maladies s'arrête là. Passer sa foi à d'autres, c'est aussi un art qui s'apprend, qui s'affine dans la mesure où nous l'exerçons et où, de nos expériences concrètes, nous savons tirer les leçons.

Dans ce domaine, le christianisme d'aujourd'hui doit beaucoup à Frank Buchman et à la lignée de prédicateurs et de théologiens, principalement britanniques et américains, qui ont organisé au début de ce siècle une série de campagnes d'évangélisation non seulement en Occident, mais aussi en Inde et en Chine. L'approche de ces hommes était éminemment pratique. Leur désir d'amener des personnes au Christ se traduisait notamment par un souci des aspects concrets du comportement des hommes et de leurs relations entre eux.

Deux ouvrages en particulier permettent de mieux comprendre ce qu'a été l'expérience de ces hommes. *Soul Surgery* (littéralement *Chirurgie de l'âme*), de l'Américain Howard Walter (1), a été publié tout d'abord sous forme d'une série d'articles dans un journal indien en marge d'une campagne d'évangélisation menée dans ce pays. Après la mort de l'auteur en 1918, ces articles ont été rassemblés dans un petit ouvrage qui n'a jamais été traduit en français. L'autre livre, écrit par Cecil Rose (2), a paru en 1936 et a été publié en français sous le titre *Quand l'homme écoute* aux Editions Victor Attinger (épuisé).

Le fil conducteur de ces ouvrages reste d'actualité, bien que le vocabulaire employé porte souvent la marque des ans et doive être lu avec un certain recul. Nous ne nous proposons pas de faire une analyse des deux livres, mais de tenter d'interpréter pour notre temps les conclusions que leurs auteurs tirent, l'un de ce qu'il appelle « l'évangélisme personnel » (dont Frank Buchman a été un des pionniers ; il est pour Walter une source constante de référence) et, l'autre, du travail entrepris par Buchman et ses premiers collaborateurs au sein du Groupe d'Oxford dans les années vingt et trente.

D'homme à homme

Le christianisme a commencé avec un homme. S'il ne manquait pas les occasions de parler aux foules, Jésus savait aussi les délaisser pour s'entretenir avec une personne, que ce soit un de ses disciples, ou une femme au bord d'un puits, ou encore un haut-fonctionnaire des impôts.

Nous et l

Le virus du

par Jean-

Ce travail d'homme à homme est un art oublié. Nous nous fions davantage, à notre époque, à la persuasion intellectuelle, à la psychothérapie, ou... à la force pour amener les autres à modifier leur comportement ou leurs façons de voir. Et, cependant, les hommes ne changent profondément et durablement que si nous pouvons les aider à éprouver par eux-mêmes la nécessité d'une remise en question.

Pour aider les autres en ce domaine, nous devons être prêts à y consacrer *le temps nécessaire*. Nous préparons-nous avec autant de soin pour l'entretien que nous aurons avec une personne que pour une conférence – ou un sermon – que nous devons prononcer devant un auditoire de plusieurs centaines de gens ?

D'où nécessité du recueillement, de la méditation matinale. Ceux qui pensent pouvoir se passer de ce temps de méditation ont-ils vraiment le souci de transmettre une foi à d'autres ? Ces moments de silence, en effet, s'ils peuvent aussi éclairer notre propre existence, sont une aide vitale si nous voulons donner un contenu, une profondeur, à nos relations avec autrui. L'improvisation peut parfois réussir, c'est vrai, mais combien de fois n'avons-nous pas eu le sentiment d'avoir failli auprès de certaines personnes simplement par manque de recul, de réflexion ?

Howard Walter suggère cinq étapes dans notre travail auprès des autres. Nous en aborderons deux dans le cours de cet article. Nous traiterons des trois autres dans le prochain numéro.

Ne pas forcer la porte

La dynamique du changement passe tout d'abord par la *confiance*. Les gens ne commencent à s'ouvrir que lorsqu'ils sentent qu'ils peuvent se fier à nous. « Si nous essayons de forcer l'entrée sans amitié, écrit Cecil Rose, nous verrons se fermer à notre nez la porte de leur vie intérieure. »

Là intervient, de façon évidente, la question de nos motivations. Nous ne sommes ni des détectives, ni des examinateurs. Les autres ne sont ni des « cas », ni des « convertis éventuels ». L'ingrédient indispensable, le liant, c'est l'amour. Comment savoir que nos motivations sont pures ? Une personne citée par Howard Walter nous suggère un test assez radical : « Essayez simplement de prier pendant une demi-heure ou une heure pour la personne qui vous tient à cœur, alors vous commencerez vraiment à l'aimer ! »

es autres

angement

ques Odier

On nous objectera que les psychothérapeutes, qui travaillent aussi sur le comportement des hommes, obtiennent certains résultats justement parce que leurs relations avec le patient sont caractérisées, au contraire, par une neutralité morale et un non-engagement personnel. C'est cette neutralité, ce rapport presque anonyme, qui aide les individus à abattre leurs défenses et à se livrer totalement.

Pour le chrétien qui veut agir sur les autres, l'équivalent de cette neutralité est la qualité désintéressée de son amour. Si les autres savent que je ne « veux » rien d'eux, ils sont mis en confiance.

La confiance établie, l'autre désirera peut-être se livrer davantage et vous dira parfois des choses qu'il n'a jamais dites à personne. C'est la seconde étape, *l'ouverture*. Cécil Rose parle de « présentation d'un homme à lui-même ». Howard Walter utilise le mot confession, mais il prend soin de marquer la différence avec la confession au sens où elle est entendue par l'Eglise catholique. Il ne s'agit pas là d'un aveu fait à un prêtre qui, sans connaître l'identité de son interlocuteur, prescrit ensuite la pénitence appropriée.

La personne qui se confie à un ami ne lui livre pas forcément un secret. Il n'attend pas automatiquement de réponse, ni à plus forte raison de pardon. Il partage sa vie, il apprend à se connaître lui-même et à se voir non pas tel qu'il se croyait ou tel que les autres le voient, mais tel que Dieu le voit.

Faire tomber le masque

Lorsque nous sommes ainsi les témoins d'une vie qui s'ouvre, notre discrétion est alors mise à l'épreuve. Howard Walter fait à ce sujet un certain nombre de remarques. Tout d'abord, *ne rien prendre pour acquis*. Nous devons en effet aider notre prochain à aller jusqu'au bout de lui-même. Trop souvent nous en restons au diagnostic de surface. Walter constate que nous avons parfois tendance à classer les gens par catégories, comme s'il existait sur terre une hiérarchie morale. Au moment où Jésus est entré dans l'histoire, il y avait ainsi une sorte de division acceptée de la société : les scribes et les pharisiens d'un côté, les publicains et les pécheurs de l'autre. Or, précisément, Jésus a bousculé cette hiérarchie. Le bien et le mal se côtoient et s'affrontent en chaque homme. Quelle que soit la vertu affichée ou la réputation d'une personne, nous pouvons être amenés à aider celle-ci à ôter son masque et à se remettre en question.

Deuxièmement, Walter nous met en garde contre l'attitude qui consisterait à se montrer choqué par les révélations de notre interlocuteur. Tant de gens, à notre époque, se disent scandalisés par la turpitude de telle autre personne ou de telle catégorie d'individus. Une telle attitude dénote soit un aveuglement sur leur propre nature, soit un refus de s'attaquer aux véritables causes du mal.

De même qu'un médecin n'a pas besoin d'avoir eu toutes les maladies pour guérir ses malades, de même nous n'avons pas besoin d'avoir expérimenté toutes les formes de la pourriture morale pour savoir qu'elles existent et pour aider d'autres à en sortir. Si nous sommes vraiment honnêtes sur nos propres natures, ne savons-nous pas jusqu'où nous sommes capables de tomber ? Ainsi toute trace d'esprit de supériorité et toute tentation de juger les autres nous sont enlevées.

Utilisons nos manquements

Troisièmement, Howard Walter nous recommande d'être prêts à *faire part humblement et honnêtement de nos propres manquements*. Rien ne contre-balancera plus sûrement notre tendance à la propre justice et rien ne fera autant pour abattre chez l'autre la barrière de l'orgueil.

On me permettra de prendre ici un exemple qui m'est personnel. Lorsque j'avais dix-sept ans, quelqu'un qui m'était proche est venu me trouver et m'a dit : « Tu arrives à l'âge où un certain nombre de problèmes peuvent se présenter. Sache que si tu veux en discuter avec quelqu'un, je suis tout prêt à le faire. » Sa bonne volonté et son affection pour moi étaient évidentes, mais il s'est arrêté là. S'il avait eu le courage ou la simplicité de ne dire ne serait-ce qu'un mot de ses propres difficultés, je me serais ouvert immédiatement, car je le désirais de tout mon cœur. Mais je suis resté avec l'impression que mon interlocuteur ne connaissait sans doute pas le genre de problèmes que je pouvais avoir et qu'il ne pourrait donc que me juger. Deux ans plus tard, une autre personne a fait montre de plus de courage et d'humilité et cela a transformé ma vie.

Enfin, précaution qui n'est pas inutile, Walter nous invite à respecter le caractère confidentiel des témoignages que nous recevons.

(à suivre)

(1) Howard Walter, pasteur de la Congregational Church, a passé une grande partie de sa vie en Asie, où il a été un grand connaisseur de l'islam. Il a participé avec Frank Buchman à des campagnes d'évangélisation en Chine.

(2) Pasteur méthodiste anglais, actif dans les œuvres sociales, mort en 1978.

TECHNOLOGIE ET CONSCIENCE

L'appel lancé par le cardinal König, archevêque de Vienne, lors de la rencontre industrielle de Caux, est en vente sous forme de plaquette à nos adresses. Un texte à lire, à relire et à diffuser. Prix : FF 1,50 ; Fr.s. 0,60.

Irak-Iran : Des données peu connues

par Peter Everington

Un soir dans les années 70, le train pour Téhéran quittait Khorramchar. Regardant par la fenêtre, un petit garçon iranien s'écria : « Maman, regarde, des Arabes ! Sales ! »

L'écrivain anglais qui avait entendu cette remarque se souvient de son enfance, époque douloureuse heureusement révolue où des attitudes semblables prévalaient à l'égard des Français et des Allemands. De telles attitudes, transmises par les adultes et portées jusqu'à l'âge mûr, ont ainsi causé de tous temps en Europe d'innombrables guerres.

Les antagonismes entre Persans et Arabes sont antérieurs à l'islam. Dans un de ses *hadith* (dicton), le prophète Mahomet dit à ses disciples que ce qui compte n'est pas d'être persan ou arabe, mais de faire la volonté de Dieu.

Beaucoup de nationalistes iraniens, fiers de leur héritage arien et zoroastrien, affirment que l'islam leur a été imposé par les armées arabes de Bagdad et de Damas. Il est certain que la communauté chiite, minoritaire dans l'islam mais majoritaire en Iran, s'est souvent opposée aux sunnites qui regroupent la majorité des Arabes.

Cette division religieuse ne correspond pas toutefois aux frontières politiques actuelles. Le Khouzistan, province du sud-ouest de l'Iran et où se situent Khorramchar, Abadan et la plupart des puits de pétrole, est une région d'ethnie arabe. A l'époque du régime autoritaire des shahs, elle était placée sous la domination de l'empire perse. Profitant de la faiblesse du gouvernement central en place actuellement, elle proclame son identité arabe à l'encontre de la culture perse.

Saddam Hussein, président de l'Irak, portait jadis un troisième nom : Takriti. Depuis vingt ans, l'Irak a été dirigé à la socialiste et d'une manière souvent irreligieuse par des sunnites originaires pour la plupart de la petite ville de Tikrit. Les ressentiments de la population étaient tels que Saddam Hussein, il y a quelques années, abandonna son nom de Takriti et interdit à tout Irakien de garder un nom de famille issu d'un nom de lieu.

Cela n'a pas mis fin aux rancœurs, surtout parmi l'importante population chiite du sud de l'Irak. L'Ayatollah Kho-

meiny n'a cessé de faire appel à ces populations pour renverser le gouvernement de Bagdad et il y a trois mois les Irakiens exécutaient discrètement le chef des chiites irakiens qui s'était prononcé ouvertement en faveur du régime iranien actuel.

D'autre part, au cœur des hostilités irano-irakiennes se trouvent, une fois de plus, impliqués les infortunés Kurdes. L'Irak soutient les Kurdes iraniens dans leur lutte armée pour l'autonomie comme l'Iran avait soutenu les Kurdes irakiens dans leur révolte contre Bagdad. En 1975, le shah avait renoncé à soutenir les Kurdes en échange d'une concession irakienne dans le *Chatt al-Arab*.

Le Chatt al-Arab en question

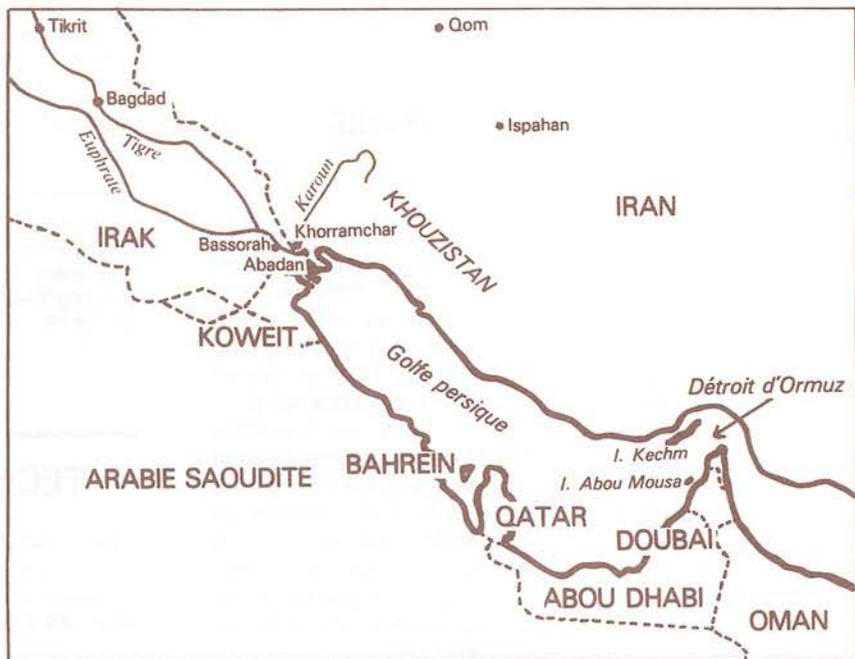
Le *Chatt al-Arab* est l'estuaire commun du Tigre et de l'Euphrate avant qu'ils ne se jettent dans le golfe que l'on dit persique ou arabe, selon les convictions. Il constitue un accès vital au seul port de l'Irak,

Bassorah. Jusqu'en 1975 l'Irak affirmait que sa frontière passait le long de la rive orientale du *Chatt al-Arab*, aux confins du territoire persan. Le shah obtint que la frontière passât au milieu de l'estuaire, (le *thalweg* en droit maritime) ; acquisition importante pour l'Iran, dont le principal port commercial et militaire, Khorramchar, se situe sur le Karoun, affluent du *Chatt al-Arab*. C'est cette concession, faite en 1975, que l'Irak vient de révoquer, remettant aussi en question quelques kilomètres de frontière dans les régions montagneuses du Nord.

Trois îles minuscules sont également en cause, celles d'Abou Mousa et des Tumbes, à proximité du détroit d'Ormuz, étroit goulot entre le golfe et l'océan indien. Pendant deux siècles où la Grande-Bretagne exerçait la suprématie navale et politique sur le golfe, il n'apparaissait pas urgent de décider à qui appartenaient ces îles. En 1971, quand la Grande-Bretagne quitta la région, l'Iran, armé par l'Occident pour devenir la puissance dominante dans le golfe, s'empara de ces îles.

En protestation, la Lybie nationalisa les concessions pétrolières britanniques sur son territoire et devint le premier pays à établir un prix du pétrole indépendant de celui des sociétés étrangères. Les îles des Tumbes et d'Abou Mousa sont demeurées pour les Arabes un symbole de la stratégie des pays occidentaux pour équiper l'Iran à leurs propres fins. L'Irak, dont l'ambition est d'être la nouvelle puissance du golfe, affirme que ces îles sont arabes.

Quel est le rôle des superpuissances dans le conflit ? L'Iran dit que l'Irak est sous la pression américaine. On croirait plus volontiers à celle de l'Union sovié-



tique qui, depuis de nombreuses années, approvisionne l'Irak en armes et en techniques de propagande idéologique. Pourtant, l'Irak, qui a signé un traité d'amitié avec l'Union soviétique, a condamné l'invasion de l'Afghanistan et semble maintenant rechercher davantage l'amitié de l'Arabie saoudite. Peut-être certains généraux iraniens, hostiles à Khomeiny et se trouvant actuellement en Irak, ont-ils incité Saddam Hussein à fondre ses intérêts avec les leurs.

Quel qu'en soit le motif, la guerre est un

prix élevé à payer pour les deux côtés en ressources économiques et humaines. Il se pourrait bien qu'à la base de tout cela ce soient de vieux préjugés ravivés qui aient mis le feu aux poudres entre ces deux peuples. Quiconque connaît personnellement des Irakiens et des Iraniens sait combien, dans des styles différents, ils peuvent être des gens également doués et sympathiques. Existe-t-il d'autres musulmans ou d'autres Asiatiques qui pourraient les aider à s'apprécier mutuellement ?

Les réfugiés au Soudan : A la limite de la survie

Au cours des cinq dernières années un demi million d'Ethiopiens et d'Erythréens ont fui leur pays, où une guerre civile fait rage depuis quinze ans, pour trouver asile au Soudan, le pays voisin. L'accueil d'un tel nombre a pesé lourdement sur les Soudanais, dont la nature hospitalière fait pourtant tradition. En juin dernier le gouvernement soudanais a organisé une conférence pour étudier la situation et à laquelle ont participé trois cents représentants de vingt-sept pays et soixante organismes bénévoles. Nous reproduisons ici un article de M. James Baynard-Smith, un Britannique qui connaît bien le Soudan, paru dans l'hebdomadaire New World News.

A l'ouverture de la conférence, le président soudanais, M. Nèmeiry, a déclaré : « Conscients des forces qui assaillent l'Afrique, nous devons réévaluer toute la situation depuis la base. Nous croyons à l'interdépendance dans le monde et à l'avènement de valeurs et d'idées nouvelles pour le gouverner. »

Au cours de la conférence et des journées qui suivirent, comme je visitais les camps situés à proximité de la frontière est du pays, je réfléchissais au sens des mots « réévaluer toute la situation ». A la suite de la conférence, douze millions de livres sterling étaient déjà trouvés et un fonds institué au profit des réfugiés soudanais pour prendre en charge les questions de nourriture, de santé, d'éducation et d'emploi.

Mais les besoins ne s'arrêtent pas là. « Nous ne nous occupons que de l'homme physique, me dit un médecin spécialiste des secours aux sinistrés, le Réarmement moral prend soin de l'homme intérieur et c'est là un travail de grande importance. »

« Il y a maintenant douze millions d'âmes dans la communauté mondiale des réfugiés, déclarait un journaliste britannique récemment. Seule une communauté de personnes se souciant de leur prochain peut relever le défi que cela représente ; des personnes prêtes à lutter pour préserver chez les réfugiés le sens de leur dignité humaine et une motivation sans lesquels

ils ne pourront demeurer longtemps aux limites de la survie. »

Avec mes compagnons, nous avons parcouru près de mille kilomètres dans un désert des plus hostiles et, autour de nous, tout témoignait de la dure condition des réfugiés. Ils avaient dû abandonner le climat tiède des hauts plateaux éthiopiens pour des températures allant jusqu'à 50°C. Ils risquaient un exil interminable et nombre d'entre eux avaient déjà tout perdu. Je me souviens de la remarque saisissante d'un officier de l'armée : « Nous sentons que nous sommes la ligne de front du monde libre et nous voulons en défendre la liberté. »

Mais comment y parvenir ? Une expérience me donna espoir. Dans un camp se trouvait un ami que j'avais rencontré pour la dernière fois à Addis Abeba. Sous l'ancien, puis le nouveau régime, il s'était engagé dans une lutte courageuse contre l'injustice et travaillait à donner des fondations morales solides au pays. Depuis quatre ans je n'avais pas entendu parler de lui. Apprenant que j'étais au Soudan, il était venu à Khartoum. Il me raconta comment les siens avaient perdu courage et lui-même n'avait plus la foi ni la force de combattre. Mais deux semaines avant notre rencontre, me raconta-t-il, il avait pris la décision de reprendre la tâche à laquelle il s'était senti appelé, à être un chef moral pour ses semblables. « Je sais

que de sérieuses discordes et des rivalités de clans auraient pu être évitées si j'avais suivi moi-même le droit chemin », ajouta-t-il.

Un lendemain meilleur pour cette terre chrétienne

Ensemble, au bord du Nil, nous avons pris un moment de silence. Deux de ses compatriotes, qui nous avaient rejoints, décidèrent de soutenir mon ami dans sa lutte contre ce qui brisait le moral des gens dans les camps. Pour que les décisions prises à la conférence de Khartoum se réalisent, de telles initiatives sont nécessaires.

Comment et pourquoi suis-je impliqué dans un travail auprès des réfugiés et des émigrés ? A l'époque où un régime dictatorial a pris le pouvoir en Ethiopie, certains de mes amis, que j'avais côtoyés pendant sept ans, furent emprisonnés et exécutés. D'autres réussirent à s'évader. J'ai vu la foi de ces derniers grandir et entre eux naître une confiance qui permet d'espérer un lendemain meilleur pour cette ancienne terre chrétienne.

Ceux qui ont le plus souffert ont souvent des vérités universelles à transmettre. J'ai découvert que des hommes guéris de leur haine avaient une vision de l'avenir dont a besoin notre partie du monde soi-disant libre. Ma famille et moi-même sommes engagés à les soutenir dans leur cheminement pour que cette vision devienne réalité.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne / Suisse.

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux / France.

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

Journées de réflexion

Découvrir dans un esprit de concertation, alors qu'aucune hiérarchie humaine ne les délimite rationnellement, les tâches auxquelles sont appelés, dans les mois qui viennent, ceux qui travaillent au Réarmement moral de la France : tel a été l'objectif des journées nationales qui se sont tenues les 11 et 12 octobre à Boulogne-Billancourt. Vus des principales régions de France, et honorés par la présence d'amis de Grande-Bretagne, de Suisse et de Belgique, entre autres, les participants ont fait un tour d'horizon des problèmes d'actualité et des phénomènes de fond qui travaillent la conscience nationale. Ils ont entendu avec intérêt les nouvelles du lancement, à Nantes, de la pièce *Un soleil en pleine nuit* et ont posé les premiers jalons d'une tournée de ce spectacle.

Enseignants et parents d'élèves ont prévu une coordination plus active de leurs efforts en vue notamment de contribuer à faire de l'éducation un apprentissage de l'art de vivre ensemble.

L'idée d'un ménage d'enseignants lyonnais, d'organiser pendant la section commune des congés scolaires de Pâques, une rencontre de réflexion et de plein air en famille, probablement dans la Drôme, a reçu un très bon accueil.

Le 21 septembre, des personnes de quatre départements du Midi s'étaient retrouvées pour une séance de concertation à La Ciotat. Elles ont décidé de se réunir tous les trois mois.

« Caux, plus qu'une expérience »

Le quotidien suisse *l'Est vaudois* publie, le 8 octobre, une lettre que la classe 1 C de l'école supérieure de commerce de La Neuveville a envoyé au journal, dont le

siège est à Montreux, à la suite d'une visite du centre de Caux. En voici l'essentiel :

« Bien que notre séjour fut de courte durée, la visite de Caux nous a merveilleusement impressionnés. C'est pourquoi, nous devons remercier sincèrement la direction, ses collaborateurs et collaboratrices de leur accueil chaleureux, aimable et spontané auquel nous ne nous attendions pas.

» Nous remercions également le Réarmement moral pour le film intéressant et instructif que nous avons vu et pour le dialogue plein de sensibilité qui suivait. Nous avons pu côtoyer de grandes valeurs humaines qui témoignent de la croyance au bien de l'homme dans un monde d'instabilité politique et économique. Caux est plus qu'une expérience. Le Réarmement moral est l'espoir de l'homme dans un monde de conflits et de haine ! »

Parmi les aborigènes d'Australie

À la suite des cours de formation qui se donnent depuis plusieurs années au centre du Réarmement moral de Melbourne, quatre jeunes gens dont deux Australiens, Ron Lawler et Bruce Green, un Néoguinéen, Alfred Kani-niba et un Allemand, Thomas Braeckle, ont décidé de répondre à l'invitation de quelques habitants blancs et aborigènes de l'Etat d'Australie du Nord. Leur désir était de mieux comprendre les enjeux de cette région et de tisser des liens entre les communautés de cultures diverses.

Le territoire du Nord de l'Australie, qui a reçu récemment le statut d'Etat, est très peu habité, mais sa population aborigène est proportionnellement importante. Sa richesse en uranium, en schistes bitumeux et en gaz naturel attire la convoitise des puissances industrielles. Devant la volonté des blancs de mener les affaires comme

leur semble, les aborigènes sont déterminés à ne pas se laisser faire.

Bien que les droits des aborigènes sur leurs terres soient, dans cet Etat, les mieux protégés de toute l'Australie, comme l'a dit un chef aborigène, la compréhension et le soutien de la communauté blanche est indispensable pour permettre aux structures de bien fonctionner.

Désespérant d'arriver à un accord sur place, certains chefs aborigènes ont fait le voyage jusqu'à Genève pour



Pour les aborigènes australiens, la question des droits civiques est vitale, surtout en ce qui concerne les terres et les gisements miniers.

faire appel aux Nations Unies à propos d'un conflit portant sur l'exploitation d'un gisement d'uranium. Dans cette situation, le message apporté par nos quatre voyageurs a vivement frappé leurs interlocuteurs. « En tant qu'Allemand, leur disait entre autres Thomas Braeckle, j'ai perdu beaucoup d'énergie à tenter de justifier le passé de mon pays. D'autres de mes compatriotes préfèrent refuser de voir en face nos erreurs. Mais aucune de ces deux attitudes ne nous rend libres. Pour moi le défi est d'assumer la responsabilité des erreurs de

mon pays et de porter remède à toute erreur dont je prends conscience, à commencer par celle que j'ai commise il y a moins d'une heure. »

Ron Lawler, pour sa part, écrivait à l'hebdomadaire *New World News* : « Nous avons beaucoup exigé des aborigènes ; nous leur avons pris leurs terres, imposé notre style de vie. Certains jouent de la discrimination ou les traitent comme des enfants. Après cela, nous nous demandons pourquoi ils ne nous aiment pas ! C'est à nous maintenant d'ouvrir nos cœurs et de panser les blessures. »

Cette petite équipe multiraciale fut interviewée par différents journaux locaux, put montrer des films du Réarmement moral, prendre la parole dans des églises, dans diverses entreprises et syndicats, rencontrer des membres du gouvernement et de l'opposition à Darwin, la capitale de l'Etat, et apprécier l'hospitalité et la sagesse des aborigènes.

Sur le petit écran

En Grande-Bretagne, à la veille de la conférence du parti travailliste, le mois dernier, la télévision a présenté un extrait de la pièce *Keir Hardie, l'homme que l'on ne pouvait acheter*. Le héros, fondateur du parti travailliste, y rappelle son objectif : « Libérer les hommes de tout ce qui les dégrade. L'amertume enchaîne et ne guérit pas du mal. Nous nous battons pour plus que des salaires et des horaires justes. »

En Oregon, aux Etats-Unis, la télévision de Portland vient de lancer une série d'émissions sur le thème « Le monde tel que nous le voulons ». Pendant onze semaines, des films du Réarmement moral seront présentés tandis qu'une suite d'interviews, menées par le journaliste britannique Michael Henderson, raconteront comment des gens de foi peuvent mettre leurs convictions au service de leurs communautés.



« Une histoire tellement simple qu'elle pourrait changer le monde »

« Un soleil en pleine nuit »

A Nantes ont eu lieu les premières représentations en France

Nantes, le 27 septembre. Dans un théâtre du centre ville, la salle Francine-Vasse, se déroule un événement attendu et préparé depuis près de quatre ans : le lancement, en France, du spectacle *Un soleil en pleine nuit* « one man show » sur la vie de saint François d'Assise joué, chanté, mimé par Michel Orphelin. L'accueil est plus que chaleureux, tant la figure de François d'Assise semble être une figure de notre siècle, tant son message tranche, remue, émeut. A chacune des trois représentations le public est venu plus nombreux et toujours très varié. Il semble en effet que tous les Nantais contactés par l'équipe bénévole qui a pris sur elle de faire connaître le spectacle, quel que soit le secteur d'activité auquel ils appartenaient, aient trouvé une résonance dans cette évocation moderne du grand saint italien. Dans les milieux syndicaux on apprécie l'homme qui a lutté contre les tendances bourgeoises de son temps, chez les étudiants et dans les écoles secondaires celui qui a su donner un sens à la vie à des milliers de jeunes : chez les enseignants la

figure permettant d'enseigner le sens civique et moral ; chez les gens du spectacle la rencontre de l'art et de la foi qui caractérise *Un soleil en pleine nuit*.

« Une vie branchée sur l'essentiel »

« Un enchantement pour les yeux et l'esprit » titrait *Ouest-France* au lendemain de la deuxième représentation.

Un journaliste du même quotidien, venu rencontrer Michel Orphelin, écrivait de son côté : « Saint François d'Assise, l'homme qui a inoculé par son seul exemple la spiritualité à son temps a fasciné Michel Orphelin. Il a décidé de mettre en image et en son le message, ou plutôt l'absence de message, et l'exemple extraordinaire d'une vie dépouillée et branchée sur l'essentiel. Lui qui a transcendé son époque nous parle à nous, hommes d'une modernité avilissante,

pense Michel Orphelin. Il a refusé « l'établissement » du temps pour vivre l'absolu du dénuement et il a converti les foules. Il a été l'incarnation implicite de ce « Réarmement moral » que prône Michel Orphelin. (...) Sur scène cela donne un spectacle de mimes, de chansons, de musique et de diapos, supports d'un saint François d'Assise vivant notre temps, participant par exemple à un débat télévisé, dialoguant avec l'homme d'aujourd'hui, lui indiquant la voie à suivre pour se sortir des filets d'une petite vie purement quotidienne et matérielle.

« Réalisme gestuel et historique »

« *Un soleil en pleine nuit* » a été écrit par un Anglais, Hugh S. Williams, en collaboration avec Michel Orphelin qui l'interprète. Quatre années d'études de la vie du saint, des centaines d'heures de répétition, ont permis d'atteindre un degré de perfection et de réalisme gestuel et historique époustoufflant. Homme de théâtre, homme de foi, Michel Orphelin est venu nous dire sur les tréteaux ce qu'un saint François d'Assise pourrait faire aujourd'hui. Il faut écouter sa parole, elle est celle de l'essentiel. Sa vocation n'est pas d'être un saint mais un témoin, un conteur qui vit intensément son histoire, à chaque seconde de son action et de sa pensée. Le défi lancé par saint François d'Assise à notre époque, il le relève. »

De son côté, le journal *Presse-Océan* publie un article intitulé « Saint François d'Assise était salle Vasse, jeudi soir », dans lequel on pouvait lire cette phrase : « Jeudi soir, un homme heureux a su donner vie à l'histoire d'un saint François d'Assise de l'ère moderne. Une histoire tellement simple qu'elle pourrait changer le monde. »

Après Nantes, quatre représentations ont lieu à Pully, dans la banlieue de Lausanne. Les lecteurs de *Changer* seront informés des dates et lieux des prochaines représentations au fur et à mesure que le calendrier de la tournée se précisera.

PHOTOS : P. Bringe, Ministère de l'agriculture ; p. 4 : D. Channer ; p. 13 : Documentation française, J.-P. Hochet ; p. 7 : Documentation française, J.-L. Nespoulous ; p. 1 : H. Guérard ; pp. 6, 7 : Chris Huckstep ; p. 15 : D. Maillefer ; p. 4 : M. Morceau Sodel E.D.F. ; p. 4 ; U.N.R.W.A. : p. 5.

La communauté, refuge ou tremplin ?

Philippe Lasserre analyse le dernier ouvrage de Jean Vanier

Fort de son expérience dans les foyers pour handicapés adultes qu'il a créés en France et ailleurs, humble face aux limites et aux difficultés de sa tâche, le Canadien Jean Vanier nous livre un ouvrage sur la vie communautaire propre à inspirer et à aider tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, font partie d'une communauté (1).

On sait combien le besoin de trouver une communauté est grand à notre époque ; on sait aussi combien de communautés se sont créées autour d'un but plus ou moins ambitieux, combien ont traversé de graves crises, combien ont échoué.

D'emblée, l'auteur précise que son livre s'adresse avant tout « à ceux qui vivent ou veulent vivre en communauté », à ces « regroupements de personnes qui ont quitté leurs lieux habituels pour vivre avec d'autres sous un même toit, créer entre elles des relations interpersonnelles, vivre et travailler selon une vision nouvelle de la personne humaine et de ses relations avec ses semblables et avec Dieu. » Il pense également à ceux qui, tout en ne vivant pas ensemble, se retrouvent régulièrement pour partager leur idéal, prier ou agir, ainsi qu'à la première et la plus répandue des communautés : la cellule familiale.

Tout commence par l'énoncé d'un paradoxe et d'une exigence. Le paradoxe tient au fait que, d'une part, beaucoup de gens aspirent à une vie communautaire pour sortir de leur solitude, de la vie dépersonnalisée des villes, pour trouver un « lieu d'accueil et de partage » et que, d'autre part, « la communauté est un lieu terrible, le lieu de la révélation de nos limites et de nos égoïsmes ». « Tant que j'étais seul, peut-on lire dès les premières pages, je pouvais croire que j'aimais tout le monde ; étant maintenant avec d'autres, je réalise combien je suis incapable d'aimer, combien je refuse la vie aux autres. Et si je suis incapable d'aimer, que reste-t-il de bon en moi ? »

Quant à l'exigence, c'est celle du but, du projet, que doit avoir la communauté. « Si des personnes décident de vivre ensemble sans spécifier leurs buts ni être claires sur le pourquoi de leur vie ensemble, il y aura très vite des conflits et tout s'écroulera. »

Alors, pour Jean Vanier, quand le but est clair, quand chacun accepte ses limites et ses faiblesses et est accepté avec elles et avec ses capacités, « ce lieu terrible devient lieu de vie et de croissance. »

La communauté est le lieu du pardon, nous dit le titre de l'ouvrage. « Malgré toute la confiance qu'on peut avoir les uns dans les autres, lit-on dans le premier chapitre, il y a toujours des paroles qui blessent, des attitudes où l'on se met en avant, des situations où les susceptibilités se heurtent. C'est pour cela que vivre ensemble implique une certaine croix, un effort constant et une acceptation qui est un pardon mutuel de chaque jour. » D'où cette recommandation : « Tant que je n'accepte pas d'être un mélange de lumière et de ténèbres, de qualités et de défauts, d'amour et de haine, d'altruisme et d'égoïsme, de maturité et d'immaturité, je continue à diviser le monde en « ennemis » et en « amis », je continue à dresser des barrières en moi et à l'extérieur de moi, à répandre des préjugés. »

A partir de ces données préliminaires, les chapitres du livre sont organisés en fonction de ce que Jean Vanier estime être les aspects les plus importants de la vie en communauté : le pardon, l'appel et l'engagement, l'autorité, l'accueil, les réunions, les fêtes, etc. Remarques et formules se succèdent au fil des pages, reflet des découvertes de l'auteur dans le feu de l'action ou dans la méditation :

« On entre dans une communauté pour être heureux ; on y reste pour rendre les autres heureux. »

« Il y a beaucoup de gens qui parlent de ce qu'ils font, mais peu qui font ce dont ils parlent. D'autres font beaucoup, mais ils n'en parlent pas. Ce sont eux qui font vivre la communauté. »

« La communauté n'est pas un refuge, mais un tremplin. »

Pauvreté

Véritables *leitmotiv*e de la pensée de Jean Vanier, trois notions essentielles à la vie en communauté et indissociables l'une de l'autre sont présentes dans chacun des chapitres.

1. Une communauté a besoin de *savoir qui est son peuple*, à qui elle est appelée à se donner, au-delà d'elle-même : « Parfois, certaines communautés sont trop éloignées de leurs buts. Leurs membres ne

savent pas clairement qui est leur peuple ; ils ne savent pas à quels cris répondre (...). Quand on connaît son peuple, quand on a pris conscience de ses souffrances, quand on réalise qu'on est responsable, alors on est davantage capable de se dépasser. »

2. La *pauvreté*, dans la vie de toute communauté, en est, de toute évidence, la pierre angulaire. Il s'agit là tout autant de l'esprit de pauvreté qui doit animer la communauté elle-même que de sa capacité à répondre à « l'appel des pauvres », une formule qui revient sans cesse sous la plume de l'auteur. Pour lui, le pauvre, c'est l'adulte handicapé qu'il accueille dans les foyers de l'Arche, son institution ; ce sont aussi les moches, ceux qui ont une vie affective sous-développée ou perturbée, ceux qui ont un immense besoin d'être aimés. Mais les pauvres sont légion et apparaissent, dans le monde d'aujourd'hui, sous toutes sortes de vêtements, dans tous les milieux, à tous les niveaux de la société. A chaque communauté, selon la vocation qui est la sienne, de savoir qui sont les pauvres auxquels elle doit particulièrement s'ouvrir et se donner par l'accueil, par l'action sociale, la prière. « Si on reste simplement au niveau de « faire quelque chose » pour celui qui est dans le besoin, ajoute Jean Vanier, on maintient la barrière de la supériorité. Il faut accueillir le don du pauvre les mains ouvertes. C'est vrai, ce que dit Jésus : « Ce que tu fais aux plus insignifiants de mes frères, c'est à moi que tu le fais. »

Pour Vanier, la pauvreté d'une communauté est intimement liée à la fidélité à son projet : « Plus une communauté est authentique et créative dans sa recherche de l'essentiel, écrit-il à ce sujet, plus ses membres appelés à se dépasser tendent à s'unir. A l'inverse, plus une communauté devient tiède par rapport à son but initial, plus l'unité entre ses membres risque de s'effriter et des tensions peuvent apparaître. Les membres ne parlent plus de la façon de répondre à l'appel de Dieu et des pauvres, mais d'eux-mêmes, de leurs problèmes, de leurs structures, de leurs richesses et pauvreté. »

Croissance

Enfin l'amour. Capital, omniprésent, indispensable, source unique de transformation et de croissance pour ce chrétien qu'est Jean Vanier. L'amour du pauvre. L'amour quotidien des membres de sa communauté. L'amour du Père.

« L'amour, dit Vanier, ce n'est pas faire des choses extraordinaires, héroïques, mais faire des choses ordinaires avec tendresse. »

« Une communauté n'est une communauté que quand la majorité des membres

Questions à un cadre supérieur finlandais

Paul Gundersen, cadre supérieur d'une firme fabriquant du matériel électrique et minier, a répondu à quelques questions pour *Changer*. Les activités de son entreprise, a-t-il précisé, se sont étendues ces dernières années au Moyen-Orient, en Afrique et en Asie.

— *Vous voyagez souvent dans les pays du tiers monde. Comment l'industrie et le commerce en Occident peuvent-ils contribuer au développement de ces pays, en dehors des investissements et de l'aide financière ?*

Paul Gundersen : Par exemple, par notre attitude face à la corruption. Certains vont jusqu'à conseiller la corruption comme moyen normal d'arracher des contrats avec le tiers monde. Ces pratiques servent uniquement leurs intérêts égoïstes. Nombreux sont les hommes d'affaires, chez nous, qui ignorent tout de la bataille ardue menée par certains responsables courageux du tiers monde pour enrayer le fléau de la corruption, car, à leurs yeux, il représente l'obstacle majeur à toute justice sociale et à tout relèvement national. Un président africain a qualifié la corruption de « cancer de notre siècle. » Un autre chef d'Etat, constatant les effets paralysants de ces pratiques, a lancé un appel

vibrant à son peuple pour que « la priorité soit à l'intégrité. » Les véritables alliés des pays du tiers monde sont les hommes d'affaires qui, dans nos pays, font de l'honnêteté leur politique. Le premier pas vers la guérison du fléau de la corruption réside dans les simples décisions que nous prenons chaque jour lorsque nous sommes tentés par la facilité. Ces décisions prennent toute leur importance, une fois placées dans ce cadre plus vaste.

— *L'honnêteté absolue est-elle possible en affaires ?*

Paul Gundersen : Il y a parfois des gens pour dire que l'honnêteté n'est qu'utopie et naïveté. Mais l'honnêteté, ce n'est pas la stupidité. Il ne s'agit pas de dire tout ce que l'on sait à ceux qui cherchent uniquement à vous exploiter. Il s'agit de refuser de se laisser entraîner dans des mécanismes qui ne souffrent pas d'être exposés au grand jour. L'honnêteté absolue est un point de repère pour une pensée et des actes clairs. Il n'existe pas de meilleur humus pour faire croître la confiance.

— *Vous avez participé à Caux à la session des hommes politiques aussi bien qu'à celle qui a rassemblé des représentants de l'industrie. Pourquoi ?*

Paul Gundersen : Tout comme les responsables politiques, les hommes d'affaires

LA COMMUNAUTE (fin)

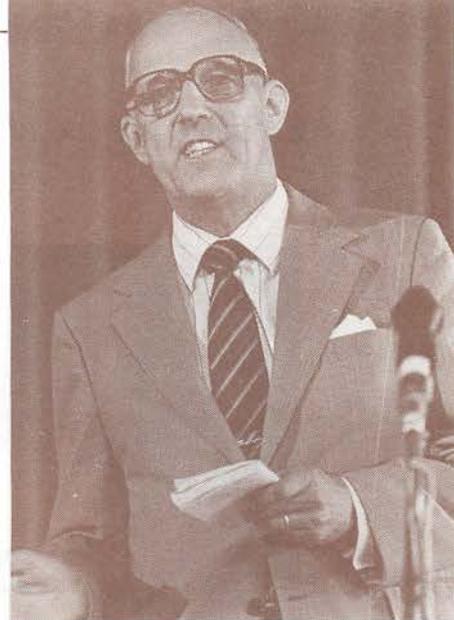
est en train de faire le passage de « la communauté pour moi » à « moi pour la communauté ». C'est le passage de l'égoïsme à l'amour, de la mort à la résurrection. »

Du fait de son travail auprès des handicapés mentaux, Jean Vanier est proche de la psychiatrie et des sciences psychologiques, dont il sait l'importance. Mais on le découvre tout autant convaincu que la grâce et l'amour divins peuvent en quelque sorte « court-circuiter » l'itinéraire parfois très long d'une psychanalyse et faire progresser les gens, les guérir ou leur apprendre à vivre avec leurs blocages, leurs barrières et pourtant à se sentir aimés des hommes, aimés de Dieu aussi et utilisés par lui. Une communauté où règnent ces valeurs peut être lieu de croissance, de guérison, de libération.

Vanier se soucie aussi des responsables, de ceux qui risquent parfois de devenir des fonctionnaires de leur communauté, de « perdre le regard de l'enfant et l'ouverture de l'adolescent ». Il donne alors ce conseil aux hommes et aux femmes qui ne savent plus « faire taire en eux la locomotive de leur efficacité » : « Il est indispensable qu'ils se posent des questions sur leur vie intérieure. Il est trop facile de vivre à la périphérie de son être, en utilisant ses énergies superficielles au lieu de veiller constamment à creuser une certaine intimité et à être en contact avec la demeure silencieuse au cœur de son être, où Dieu réside. »

Un livre à lire et à étudier seul... et en communauté.

(1) La Communauté, lieu du pardon et de la fête. Ed. Fleurus-Bellarmin.



res sont de plus en plus imbriqués dans des activités à l'échelle du globe. Suivre de près l'évolution des événements mondiaux devient pour nous naturel et nécessaire. Il est donc logique que je souhaite travailler, pour ma part, à infléchir le cours de ces événements dans la bonne direction. Sans manquer de respect pour la compétence et la sincérité des responsables de notre politique et de notre industrie, je dirai que notre époque a atteint une phase très complexe ; si nous ne nous appuyons que sur une extrapolation des données actuelles pour prendre des décisions qui engagent l'avenir, ces décisions deviennent inopérantes. Il ne faut pas confondre intelligence et sagesse. Les conférences de Caux apportent une réponse très terre-à-terre à la question : Comment acquérir et transmettre des motivations et des attitudes nouvelles qui sont indispensables pour imaginer des solutions honnêtes et durables ? Si calculs égoïstes, prestige, peur, esprit de revanche dirigent nos choix, la réalité nous échappe.

— *Les hommes d'affaires sont par définition suroccupés. Comment trouvez-vous le temps de réfléchir ?*

Paul Gundersen : Dans le tourbillon des tensions multiples, le secret de la paix du cœur réside dans l'heure que l'on consacre au réveil à l'écoute de la voix intérieure. Ce moment permet de dégager l'essentiel et prépare à l'inattendu. Cette heure matinale constitue pour l'homme de l'industrie le meilleur moyen de se plonger dans les réalités quotidiennes, de garder le cœur ouvert à chacun, même envers les hommes les plus difficiles qu'il rencontre. Enfin son esprit, par delà les obligations habituelles, est amené à saisir la pleine dimension de la tâche que Dieu assigne à chacun, qui est de reconstruire le monde.

Propos recueillis par Jean-Jacques Odier

Encore deux représentations dans la région lausannoise



monde et théâtre présente

michel orphelin

dans un spectacle à un personnage
inspiré par la vie de saint François d'Assise

un
en
**soleil
pleine
nuit**

conception et texte de
HUGH S. WILLIAMS

mise en scène et décors de **JOHN DRYDEN**

direction musicale de
JOHN BURROWS et **PETER RIDDELL**

musique de
KATHLEEN JOHNSON

adaptation française de
FRANK GÉRALD et **MICHEL ORPHELIN**

mouvements
chorégraphiques de **MANIA MHAÏDZÉ**

OCTOGONE Collège Arnold-Reymond Pully

Vendredi 14 novembre à 19 h ; samedi 15 novembre à 20 h 30

Prix des places : Fr. 14. - , 12. - , 10. - Ecoliers, apprentis, étudiants : demi tarif

Location : voyage Pully, tél. 28.88.88 Caisse Octogone dès 19 h 30

« Monde et Théâtre » en association avec le Réarmement moral

« Un enchantement pour les yeux et l'esprit »
Ouest-France